

Un Pollock peut en cacher un autre

Peinture Jackson Pollock, le maître de l'abstraction lyrique avait un frère, Charles Pollock. Une exposition montre que, moins tapageur, il est aussi parvenu à une plénitude enivrante

Philippe Mathonnet, Saint-Louis

Le critique est un rien confus d'avouer que, d'artistes du nom de Pollock, il n'en connaît qu'un, Jackson, le maître de l'abstraction lyrique et de la technique du dripping. Mais un Pollock peut en cacher un autre: Charles (1902-1988), l'aîné de dix ans de Jackson (1912-1956) et d'une fratrie qui compte trois autres frères.

C'est Charles, parti de la Californie pour New York en 1926, qui incitera Jackson à le rejoindre. Un autre frère, Frank Leslie, viendra également à New York pour étudier, et vivra de sa plume. Charles Pollock, lui, suit les cours de Thomas Hart Benton à l'Art Students League et y fera admettre Jackson. Tom Benton, lors de la Grande Dépression des années 1930, pousse Charles à en être le témoin par le crayon. Ce que le jeune artiste fait en profitant d'un programme, mis sur pied dans le cadre du New Deal lancé par le président Franklin D. Roosevelt.

Charles Pollock est au fait des tendances, se trouve travaillé par les mêmes recherches que ceux qui innovent

La première partie de l'exposition que lui consacre l'Espace d'art contemporain Fernet-Branca à Saint-Louis, après une introduction biographique et en photos, montre donc des dessins et aquarelles ramenés de ses explorations dans le pays profond. Dans un style réaliste social, ces œuvres brossent le portrait de travailleurs et de paysages fatigués. Où, jusque dans la finesse du trait mais surtout par un beau dosage des lumières et des ombres, on sent le poids des situations. Cette quête des équilibres entre tons, entre formes et couleurs, entre fond et forme va du reste devenir une exigence majeure. Charles Pollock va constamment chercher à la satisfaire et à l'obtenir. Et il va y réussir; le visiteur prendra la mesure de son épanouissement pictural plus avant dans l'exposition; face à des peintures qui rivalisent facilement avec celles d'un Clyfford Still ou d'un Franz Kline et leurs travaux sur les «champs colorés» qui constitueront le genre de la Colorfield Painting.

Mais si Charles Pollock n'a pas eu l'audience de ceux-ci ou de son frère Jackson, c'est essentiellement pour deux raisons. La première tient au fait qu'il n'a pas cherché à faire carrière à New York. C'était plutôt un introverti. Comme il



«Rome One» (1962). Huile sur toile (155x130cm) de Charles Pollock. Un travail de méditation, de silence, mais qui ne laisse pas en repos, tant les nappes colorées sont dans un mouvement de frottements constants. ARCHIVES

était aussi – seconde raison – un artiste qui considérait que sa fonction est de remplir une mission. D'où son engagement en tant que superviseur pour de nombreux travaux à la fresque relevant de commandes publiques ou sa volonté de contribuer à la formation des autres. De 1942 à 1967, il a ainsi passé beaucoup de temps à enseigner le dessin, la gravure, la calligraphie et la typographie dans le Michigan. De plus, c'est un créateur dont la carrière a procédé par césures, par séries. En 1945, après une équipée dans l'Arizona, il rompra avec le réalisme et le régionalisme pour se lancer dans l'abstraction. En 1955-56, il prend une année sabbatique, s'installe dans un petit village mexicain des bords du lac Chapala et en revient avec des dessins et peintures dominés par des tracés calligraphiques. En 1962-63, nouveau coup sabbatique, cette

fois-ci à Rome. Puis après sa retraite en 1968, il vient s'installer en France en 1971 avec sa femme et sa fillette. Il meurt à Paris le 8 mai 1988 à l'âge de 85 ans. Ses archives sont en France (www.charlespollockarchives.com). L'exposition met essentiellement en lumière, après ses débuts 1930-1945, les années 1946 à 1964 et sa progression dans le langage abstrait.

Où l'on voit que tout retiré qu'il se veut, Charles Pollock est parfaitement au fait des tendances, se trouve travaillé par les mêmes recherches que ceux qui innovent. Dans ses premières œuvres abstraites se lisent les influences des espaces de De Chirico et les traitements cubistes de Picasso. Puis cavalent par là à travers des signes, des calligraphies à la Mark Tobey, Paul Klee ou Miró.

Mais le grand choc survient à la fin des années 1950. Charles a en-

caissé la mort de son frère Jackson puis celle de leur mère. Le spectateur encaisse de grandes compositions réduites à deux couleurs, gris et noir, travaillées en grandes nappes. Dans la série suivante, il substituera au gris des nuances plus recherchées, violettes, bleutées, olive. Des nappes dont il a su équilibrer les masses et qui entrent en concurrence. Leurs bords effrangés donnent l'impression qu'elles se grignotent mutuellement. Avec cet effet que le spectateur ne sait plus laquelle gagne sur l'autre, laquelle est devant ou derrière, quelle est la forme, quel est le fond. Un mouvement s'installe, enivrant.

Charles Pollock (1902-1988).
Espace d'art contemporain Fernet-Branca (rue du Ballon, Saint-Louis/F, tél. +33 3 89 69 10 77, www.museefernetbranca.org).
Me-lu 14-18h. Jusqu'au 24 mai.